

CULTURE · CINÉMA

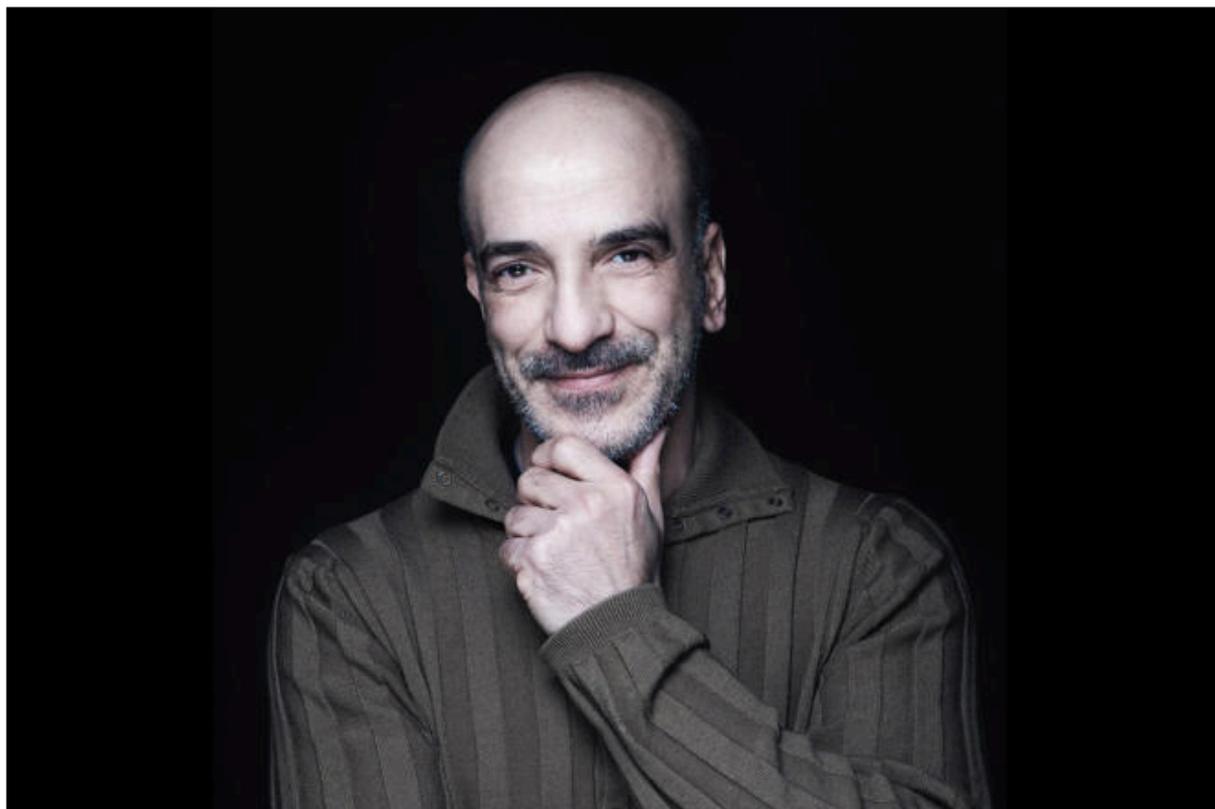


Le cinéaste Rabah Ameer-Zaimèche électrise le festival Entrevues de Belfort

Le réalisateur inclassable, invité de la manifestation qui s'est terminée le 27 novembre, y a présenté son nouveau film, « Le Gang des Bois du Temple », inspiré par le braquage d'un prince saoudien.

Par Jacques Mandelbaum (Belfort)

 Article réservé aux abonnés



Portrait du réalisateur Rabah Ameer-Zaimèche. FLAVIEN PRIOREAU

On retourne avec plaisir à Belfort, où le festival de cinéma Entrevues, créé en 1986 par Janine Bazin, s'enracine dans l'histoire de la cinéphilie, cause dont personne ici, de la municipalité au public, parmi lequel des centaines de lycéens en option cinéma, ne semble douter.

Tenue du 20 au 27 novembre, la manifestation inaugure cette année – comme le FIDMarseille, qui s'est déroulé en juin sans désigner de successeur à son mentor, Jean-Pierre Rehm – une édition sans délégué général, l'occasion ayant été saisie à la suite du départ d'Elsa Charbit pour d'autres horizons. Troublante coïncidence, qui donnerait à penser que l'autogestion festivalière a le vent en poupe, au risque, sauf le respect de tous, de paraître courir tel un poulet sans tête.

Anna Tarassachvili, responsable de la programmation hors compétition, et Elsa Lançon, secrétaire générale de la manifestation, répondent au nom du ci-devant collectif. Les deux jeunes femmes sont des piliers d'Entrevues, et leur propos s'exprime, pour ainsi dire, d'une seule voix : « *Elsa Charbit a annoncé tardivement son départ. Nous nous sommes posé la question d'un recrutement, mais la machine était déjà lancée. Plutôt que de procéder dans l'urgence, nous avons préféré faire avec et nous reposer sur une équipe de toute façon ultrarodée.* » La suite est moins claire, mais sans dogmatisme. La collégialité est une tentation, mais la nécessité d'une incarnation du festival n'est pas pour autant minorée. Le bilan de l'édition 2022 sera à cet égard déterminant.

Dynamiteur poétique et politique

Dans cette attente, l'événement-phare de cette année fut sans conteste l'hommage rendu à Rabah Ameur-Zaïmèche en sa présence, avec, à la clé, l'intégrale de son œuvre et, cerise sur le gâteau, la présentation de son nouveau film, *Le Gang des Bois du Temple*. Titre déjà énorme, façon Shaolin du « 93 », pour un film qui ne ressemble pas exactement à cette promesse.

Rien d'étonnant avec Ameur-Zaïmèche, réalisateur à tous égards inassignable, dynamiteur poétique et politique et, pour cette raison même, l'un de nos plus précieux cinéastes. Né en Algérie, en 1966, débarqué à la cité des Bosquets, à Montfermeil (Seine-Saint-Denis), à l'âge de 2 ans, il démarre en 2001 avec *Wesh wesh, qu'est-ce qui se passe?*, film de cité qui est à *Athena* (Romain Gavras) ce que Rimbaud est à Vauban.



« Le Gang des Bois du Temple », de Rabah Ameer-Zaïmèche. SARRAZINK PRODUCTIONS

Quelques chefs-d'œuvre (*Bled Number One*, en 2006, *Dernier maquis*, en 2008) et détours historiques sur des figures marginales et maudites (*Les Chants de Mandrin*, en 2011, *Histoire de Judas*, en 2015) plus loin, le programme est aujourd'hui, pour reprendre son expression, « *au retour au contemporain* ». Soit un fait divers, survenu en 2014, au cours duquel un gang lourdement armé de la Seine-Saint-Denis serre, sur une bretelle de l'autoroute A1, à hauteur de la porte de La Chapelle, avant de le détrousser dans les canons de l'art, un van noir transportant quelques liquidités appartenant à son altesse Abdel Aziz Ben Fahd d'Arabie saoudite, fortune inquantifiable et grand flambeur devant l'éternel.

Lire : Qui est le prince saoudien braqué aux portes de Paris ?

Ameer-Zaïmèche précise : « *J'avais trouvé le fait divers édifiant. La tête pensante du coup était un Gitan du Val-d'Oise, dont l'oncle était une des grandes figures du braquage. C'était, en quelque sorte, pour lui, à la fois un hommage familial et un défi de se porter à sa hauteur. J'avais pour ainsi dire tenu en réserve cette histoire jusqu'à l'assassinat, en 2018, du journaliste Jamal Khashoggi au consulat d'Arabie saoudite, à Istanbul. Ça nous a tellement révoltés que nous avons décidé d'y aller.* »

Ce « nous », souvent employé par le cinéaste quand il parle, est à lui seul une indication de sa conception collégiale, fraternelle, solidaire, primitive à certains égards, du cinéma. La fiction y infuse toujours dans le document brut. *Le Gang des Bois du Temple* est bien dans cette manière et dans cet esprit : concerté et impromptu, vaporeux et millimétré, doté d'une présence incisive et d'une atmosphère diffuse.

Le genre, aggloméré au bitume, est traité par l'étrangeté radicale d'une poésie ascensionnelle ; il faudrait pouvoir imaginer un film de braquage tourné par François Villon. On y trouve quelques pros impressionnants, autant d'amateurs venus d'ailleurs, pas mal de neveux du cinéaste, une chanteuse de soul bretonne qui vous fracasse le cœur (Annkrist, sublime), un résurrecteur du raï qui envoie du lourd (Sofiane Saidi), on en passe et des meilleures.

Tourné pour un million d'euros à la cité du Grand-Parc, à Bordeaux, le film est, en un mot, un chant de grâce dédié à la griserie des chemins de traverse, à la grandeur de la révolte des déshérités et à la beauté immanente du monde. Ignoré jusqu'à présent par les festivals de catégorie A – c'est parfois une manière d'élection –, le film commence sa tournée d'avant-premières en France, et reste en attente d'un distributeur.

Jacques Mandelbaum (Belfort)